

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 54 (1916)
Heft: 39

Artikel: Le coterd
Autor: Rambert, Eugène
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-212414>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
 Administration (abonnements, changements d'adresse),
 Imprimerie Ami FATIO & Cie, Place St-Laurent, 24 a.
*Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
 Société Anonyme Suisse de Publicité
 Haasenstein et Vogler,
 GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.*

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
 six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
 Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
 la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 23 septembre 1916 : Ao cabaret (Marc à Louis). — Le demi-monde (J. M.). — Ca va bien (E.). — Le coterd (Eugène Rambert). — Les bonnes fielettes (J. M.). — A propos du costume vaudois. — Des malades.

AO CABARET

TRAU l'è trau, mè trau pou l'è pas prau. On pao bin allà ào cabaret quaque jàdzo, mè ne faut pas ein preindre dài fédérale à ne pas savai se on reindre dein on autre cabaret, ào bin se on va tsi sè :

De bin bâire, l'è pas tant de mau
 Medai qu'on pouësse retrôva s'nottò.

Mà lâi a assebin dâi dzein que n'ant rein à fêre dein lè cabaret, quemet elli monsu que vu vo racontâ et que sé pas dau diabillio de quinna sociétâ l'etâi.

Dan, dégando passâ — sè pas se lè dégando ào bin deveindro... porrâi bin ïtre deveindro — on fin monsu avoué on du et dâi metanne dzaune l'entre pè vè onje hâora de la matenâ ào veindâdzo dâo lodzi de coumouna. Sè site à n'on carro et lo carbatî lâi vint d'emandâ que lâi avâi po son serviço :

— Bailli mè pf on verro d'iguie et onna navetta de cinq centimo po coumeinci.

Lo carbatî l'apporte onna botoille blliantse que l'avâi de l'iguie, su on plialti avoué on verro, tandu que sa serveinta corressâi à la bolondzeri po querf la navetta.

Quand l'eût agaffâ lo coucon, lo monsu fiè po ein avâi on autre et la serveinta retrasse à la bolondzeri.

Mâ, lo monsu, la fam lâi vegnâi ein medzeint et ie redémande oncora on coup dou z'autro coucon. Sti coup lo carbatî l'è zu lè queri li mîmo, por cein que la fémallâ fasâi lo dinâ et que n'avâi rein que doû perte, faillâi grand temps po potadzi. Lè z'a payî cinq po tsacon et l'è revagnâi lè z'apportâ ào monsu que l'en a été bénaisse et que l'pardieu bin remachâ.

Quand l'eut medzi, ie vint ào monsu onn'idée we lâi passe pè la titâ, que l'avâi medzi quattro coucon et que se l'en redémandâve oncora dou, cein lâi ein farâi justo onna demi-dozanna, et que lè z'arâi petitre meillâo martsî. Lâ dan recrîa lo carbatî que l'e z'u ein requeri doû.

Quand l'a faliu payî, lo monsu fâ dinse :

— Diéro vo dâivo-io ? L'iguie prau su que vo la veinde pas. Ié demi-dozanna de navette ? E-te veingte-cin ào bin treinta ?

Lo carbatî l'etâi on hommo de sortâ et onito lâi a de dinse :

— L'è treinta. Mâ on autre coup, quand l'e que vo z'arâi sâi, allâ bâire à la bolondzeri.

MARC à LOUIS.

Dans le « pacot ». — Une leçon de religion, dans les environs de Vevey.

La maîtresse : « Qui est-ce qui peut me dire ce que fit Noé après le déluge ?

Une fillette : « Il voulait sortir de l'arche, mais le bon Dieu lui dit : « Te presse pas tant, Noé, la terre est encore toute en pacot ! »

(Authentique.)

LE DEMI-MONDE

— Le demi-monde ! vous exclamez-vous, le cou tendu, l'oreille frétilante ; alors nous allons rire. Jeunes filles pudibondes, retirez-vous ! Hum !... Eh ! bien ?... »

Eh ! bien, non, vous n'y êtes pas. Le demi-monde dont il est ici question n'a rien, oh ! absolument rien de commun avec celui auquel vous pensez et qui est du reste fort peu intéressant.

Par l'expression « demi-monde » on entend ici la moitié du monde, et l'on veut par là dire, ce que tout le monde sait, qu'en un chacun de nous, à peu près d'exceptions près — si exception il y a — il est deux êtres, l'un extérieur, le plus connu ; l'autre intérieur, presque ignoré.

L'être « extérieur » est tout artificiel ; c'est le produit de l'éducation, du milieu, des circonstances. L'être « intérieur » est le vrai, celui qu'a créé la nature. C'est souvent le meilleur des deux. Pas toujours, cependant. Mais c'est bien celui qu'il importe le plus de bien connaître. A faire sa connaissance, on s'expose communément à des surprises. Surprises agréables ou désagréables, qu'importe ; il est intéressant, tant qu'on le peut, de pousser jusqu'au fond ses investigations. C'est le plus sûr moyen de savoir bien à qui l'on a à faire et de juger les gens à leur juste valeur. Foin du mannequin ! C'est l'original qu'il faut voir ; lui seul mérite l'intérêt.

Le piquant est qu'il y a très souvent contradiction entre l'être « intérieur » et l'être « extérieur ». Tandis que l'un tient un langage, l'autre, fréquemment, le désapprouve. La lutte est parfois violente, encore qu'elle ne se laisse pas voir.

En matière d'affaires, la prudence, « mère de la sûreté », conseille une sérieuse investigation. Les apparences, l'écorce ont peu de prix ; il faut aller jusqu'à la moelle.

En matière d'affection, c'est plus nécessaire encore ; c'est presque indispensable. Affections éphémères que celles qui n'unissent que les êtres « extérieurs ». Et combien en est-il de ces affections-là, qui pourtant ont tous les aspects de la solidité.

Celui-là seul est votre véritable ami dont vous avez su découvrir l'être « intérieur » et qui a su, lui aussi, en agir de même à votre égard. Ah ! ce n'est pas si facile que ça, allez ; il y faut bien du doigté, beaucoup de délicatesse et non moins de patience. Et plus cet examen est délicat et long, plus on a de chances d'agréables surprises. Les défauts sont moins discrets que les qualités ; moins habiles aussi à se dérober à une attention soutenue ; ils se traissent aisément.

Mais quelles affections délicieuses, solides et précieuses que celles qui unissent deux êtres « intérieurs », arrivés à se bien connaître et comprendre. Ce ne sont pas les plus communes, hélas ! C'est dommage.

Vous voyez bien que nous vivons le plus souvent dans un demi-monde, ignorant l'autre moitié. Nous ne nous connaissons pas.

Vous vous en doutiez ?

J. M.

ÇA VA BIEN !...

C'était au cours de la mobilisation. Un de nos capitaines-aumôniers les plus sympathiques devait aller rejoindre un bataillon à quelques vingt kilomètres du quartier de l'Etat-major régimentaire.

Pour varier les plaisirs et faire diversion à la monotone du service, il lâcha la « bécane », son ordinaire monture, et enfourcha le cheval que lui prêta volontiers un des officiers du régiment.

Le voilà parti :

L'aumônier et sa monture
 Tous deux d'une flèvre allure,
 Trottent sans s'douter de rien !...

Ça va bien ! ça va bien ! ça va bien ! ça va bien !

Au cantonnement, il confie son cheval aux soins d'une ordonnance.

Tandis que notre aumônier s'en va visiter les soldats dans leurs granges, les officiers du bataillon, avec le concours entendu du vétérinaire, font un énorme pansement à la jambe du cheval.

Quant l'aumônier revient et demande son coursier, pour partir, on lui représente que son cheval est blessé, qu'il boite, qu'il n'est pas fait pour les poids lourds. Pas moyen de le monter pour rentrer au cantonnement !

Et voilà notre capitaine-aumônier partant à pied, tirant après lui sa bête, un peu étonnée, mais qui, la suggestion aidant, boîte consciencieusement.

L'aumônier et sa monture,
 Beaucoup moins fiers d'allure,
 S'en vont... caha, caha,

Ça va bien ! ça va bien ! ça va bien ! ça va bien !

Lé téléphone avait joué. De retour au quartier, l'aumônier apprit tout.

Il jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y reprendrait plus ! — E. *

LE COTERD !

Aux heures de loisir, le soir ou le dimanche, les paysans se cherchent les uns les autres, et il y a des places dans le village qui, de temps immémorial, ont servi de rendez-vous. Le premier qui s'y assoie ne tarde pas à être suivi d'un second, et bientôt un groupe se forme. Ces réunions, qui ont lieu sans convocation ni invitation, c'est le *coterd*...

Une petite ruelle vient à un certain endroit déboucher dans la grand'rue du hameau des Noyers. Il y a là, non pas une place, mais un élargissement. On en a profité pour installer la fontaine, qui, avec deux bâtiments situés l'un en face de l'autre, donne à cette partie du village un certain air d'importance. L'un de ces bâtiments est une grange, celle de l'aïeul ; elle n'aurait rien de remarquable sans une petite galerie, où l'on monte par un escalier extérieur, et sous laquelle s'abrite un banc ; cette galerie elle-même ressemble à beaucoup d'autres,

¹ Extrait d'*Une bibliothèque à la montagne*, l'un des récits de la belle collection des *Alpes suisses* d'Eugène Rambert, édité en 1889 par la librairie F. Rouge, à Lausanne.

sauf que l'une des colonnes qui la supportent a reçu l'insigne honneur de devenir le pilier public. Avis officiels, lois, décrets, signalements de malfaiteurs y sont affichés en nombre, et c'est un événement quand passe l'huisser municipal et qu'il y ajoute quelque placard nouveau. L'autre bâtiment est une maison d'habitation, la plus belle du hameau. Quatre ou cinq marches de pierre conduisent à la porte d'entrée ; le long du mur s'allonge un banc de construction grossière, et un énorme avant-toit abrite ceux qui viennent s'y asseoir. C'était là que l'on *cotergeait*, les hommes formant un groupe devant la grange de l'aéoul, les femmes en formant un autre sur les marches de la maison.

Tout le village s'y trouvait réuni, maîtres et valets, riches et pauvres, et l'on aurait eu de la peine à distinguer entre eux, car ils portaient tous le même costume. Ce n'était qu'à l'attitude qu'on pouvait reconnaître les différences de condition. Quelques-uns se tenaient à l'écart, appuyés aux murailles ; ils écouteaient de loin et parlaient discrètement ; d'autres occupaient largement les bonnes places et discourraient avec assurance. Dans le groupe des femmes on s'occupait des choses du ménage, de la petite culture, celle des légumes et du jardin, des soins à donner au menu bétail, la chèvre, le mouton, le porc aussi. Au banc des hommes, il s'agissait d'intérêts plus graves, du gros bétail et de la grande culture, celle des vignes et des prés. On y discutait minutieusement, non le cours des actions et obligations, choses alors inconnues du campagnard, mais celui de ces bonnes valeurs solides et réelles, le vin serré dans la cave, le foin qui remplissait la grange, la génisse qui ruminait à l'étable. On y tenait registre des accroissements de fortune et des conjonctions d'héritages. On y racontait longuement l'histoire des dernières ventes publiques, où Jean-Louis avait enrichi sur Jean-Pierre, mémorable bataille disputée franc par franc, et qui était l'événement de la semaine pour tous les villages de la paroisse. On parlait plus discrètement des ventes prochaines ; toutefois, si l'on avait lieu de soupçonner que l'un des assistants eût l'intention d'acheter, il se trouvait bien quelque mauvais plaisant pour amener sur le tapis ce sujet délicat, et le mauvais plaisant n'était peut-être qu'un rusé compère, qui voulait épier et voir venir.

On faisait aussi de la politique au coterd, rarement de cette politique transcendante qui assemble des congrès pour faire et défaire des traités de paix, souvent au contraire de cette bonne politique locale, qui s'en tient aux réalisations prochaines, sans courir après la gloire ni se payer de chimères. On passait à la filière d'une critique serrée tous les actes, toutes les paroles des employés de la commune, depuis le syndic jusqu'au taupier, et malheur à celui qui se permettait des abus de pouvoir, ou qui n'était pas poli avec tout le monde ! On préparait soigneusement ses batteries pour les occasions favorables. Le hameau voisin demandait un subside pour une fontaine : on ferait cause commune avec lui, à condition qu'il aidât à en obtenir un pour telle réparation au moins équivalente. On avait fait une route à ceux du bas : on en demanderait deux pour ceux du haut. A quoi bon les deniers publics sinon pour les tirer à soi ?...

Toutes ces questions, et bien d'autres encore, s'agitent journellement au coterd. On s'y passionne quelquefois ; quelquefois aussi, on s'en donne de rire à cœur joie. Il y a des plaisirs au village ; ils ont la riposte vive et le mot salé. On glose, on guoguenarde, on se tâte, on escarmouche, on bataille, on fait de l'esprit aux dépens du prochain. Il se trouve ordinairement dans le groupe quelque pauvre garçon, lent à la réplique, qui devient le plastron de la compagnie ; c'est sans doute un domestique venu de tel village mal famé dans la paroisse, et dont, en toute occasion, on berne de quolibets

les infortunés habitants. Il n'est pas rare non plus que des interpellations comiques partent du groupe des hommes à l'adresse de celui des femmes, toujours promptes à renvoyer la balle au joueur. Elles aiment les jeux de langue. D'ailleurs, on se surveille réciproquement, et s'il y a d'un côté quelque belle fille de seize ans, alerte et de bonne rencontre, de l'autre quelque jeune gars dont elle ferait bien l'affaire, ce n'est pas au coterd qu'il faut songer à surprendre leurs secrètes intelligences. Ils ne s'entendent que pour donner le change et dérouler les limiers en quête de pistes. Ces choses de mariage ne se traitent pas devant le public ; on y va prudemment et obliquement ; on se ménage des retraites en cas de disgrâce, et l'on a peur des fâcheux qui viennent à la traverse. La défiance est la mère de la sûreté, et nul n'est plus pénétré de ce principe que le paysan qui rumine quelque projet de mariage.

Tel était le coterd du hameau des Noyers, et dans toutes les campagnes vaudoises il eût été difficile d'en trouver de plus brillants.

1868.

EUGÈNE RAMBERT.

Mon chez moi. — Journal illustré mensuel de la famille. — Administration et annonces : 9 Pré-du-Marché, Lausanne. Abonnements : (Un an), Suisse : fr. 3,50 ; Union Postale : fr. 4,60.

Sommaire du N° de septembre : I. Jeunes filles, soyez simples, par L. H. — II. Mots et gestes d'enfants, poésies, par Ch. Fuster. — III. Ce qui vous intéresse : Les couteaux ; Pommade de coconbre. — IV. Rubis ou saphir, par A. Villemard. — V. Pot-au-feu : Septembre à la cuisine. — VI. Menus. — VII. Treize recettes appetissantes. — VIII. Souvenirs de l'Amérique du Sud, par A. Theulot. — IX. Hors-texte : Ferme fribourgeoise. — X. Travaux féminins : Col rond au crochet vénitien ; Dentelle et entre-deux au crochet vénitien ; Napperon ovale. — XI. Le petit bateau. — XII. Comment se fait le flan au lait. — XIII. Le père samson, par P. Scioberet.

LES BONNES FICELLES

RIEN n'est moins condescendant qu'un chemin de fer. Il part à l'heure sonnante, sans aucune pitié des retardataires, qui ne le sont souvent que contre leur gré. Ou bien c'est lui qui est en retard, insouciant des personnes ponctuelles ayant pris soin d'être là à l'heure exacte indiquée par l'horaire, et à qui ce retard fera peut-être manquer un rendez-vous urgent. Que lui importe ; il se sent ou se croit inviolable. Et puis, il sait bien que chacun n'a pas le moyen de se payer une automobile ou de louer un taxi ; ou n'a pas le pied assez... aérien pour demander une petite place à Bider sur son monoplan. Le chemin de fer fait ce qu'il veut et comme il veut.

Toutefois, il est des exceptions. Où n'en est-il pas ? Et c'est fort heureux.

Oui, il est des chemins de fer avec lesquels, comme avec le ciel, il est des accommodements. Oh ! sans doute, ce ne sont pas de grandes lignes internationales. Ce sont de bons petits chemins de fer locaux, dont les actionnaires, bons enfants, se contentent de l'honneur et font encadrer leurs actions, coupons attachés.

Un de ces petits chemins de fer, qui relie le port à la ville, séparés par une pente très raide, avait, il y a quelques dimanches, affluence à ses guichets. Les trains, où, narguant les écriveaux et les règlements, les voyageurs s'entassaient jusque sur les marchepieds, montaient et descendaient sans trêve.

Tout à coup, aux trois quarts du trajet, une voiture montante s'arrête subito. Efforts vainus du conducteur pour la remettre en mouvement par les moyens ordinaires. L'inquiétude commence à se manifester parmi les voyageurs. Que va-t-il se passer ? Et leur perplexité s'accroît encore, lorsqu'ils voient le contrôleur sauter sur la voie et se diriger, sans hâte, vers un petit réduit, d'où il ressort avec un cric sur l'épaule. L'air confiant et calme du brave homme

ne réussit pas à rassurer les voyageurs, de plus en plus inquiets sur leur sort. Des souvenirsangoissants de catastrophes, se précipitent à leur mémoire ; des visions terrifiantes d'écrabouillards passent en éclair devant leurs yeux.

Pendant ce temps, le contrôleur, appuyant le cric sur l'angle vif de la traverse qui porte les rails, la pince fixée sous la voiture, se met tout tranquillement à tourner la manivelle. Aucune avance. Alors, quelques voyageurs, parmi les pluslestes, sautent à leur tour sur la voie et, poussant des bras ou de l'épaule, supplément l'insuffisance du cric.

Les occupants du wagon sont pâles d'effroi ; quelques-uns lèvent vers le ciel des regards suppliants.

O bonheur ! la voiture a bougé. Elle bouge encore. Et toujours. Elle a franchi le mauvais pas. Elle continue sa course ; tandis que les voyageurs qui sont descendus et qui n'ont eu le temps de reprendre leur place, achèvent pêle-mêle la montée le long de la crête-maillerie. Et le conducteur, à pied, lui aussi, de leur dire en manière de consolation :

— Ah ! ben, v'savez, Messieurs, faut pas s'émoivoir ; c'arrive souvent la panne, à c't endroit. Mais c'est rien, ça ; y a l'eric, pour un coup !

* * *

Un autre funiculaire tend sa corde entre la gare et la ville, perchée sur une haute colline. Départs et arrivées sont un peu *ad libitum* comme on dit : ils s'efforcent, tant bien que mal, de coïncider avec le passage des trains sur la grande ligne.

Sur la plateforme du wagon, quelques voyageurs. Dans le nombre, un chasseur. Son œil, fureteur, distingue soudain, dans les taillis qui bordent la voie, un superbe « bossu ». La tentation est trop forte. Laisser échapper si belle occasion serait un crime. Le nemrod amorce, épaule, vise, tire et... le « bossu » s'abat.

Le chasseur, agile, saute à bas du train et, tout tranquillement, s'en va chercher sa victime.

Oh ! les gentilles ficelles ! Dirait-on pas le bon vieux temps ?

J. M.

A PROPOS DU COSTUME VAUDOIS

Nous avons reçu la lettre que voici, en patois de Clarens.

Monsu daô *Conteu*.

Toudri dé gros mi fê de té kaïsi que d'allâ corniâ cein que l'avâi écri ein catzson, lai aya quauqué tein, et por té faire taire, tein que zein yena vretablio.

Lo tiostume dé Saint-Diall.

On par dé Monsu, bin su dé per Lozena, se reintroyé d'onna vesita à cauqué bossaton de nos conseilly. Ein passant dans yion de nos velâ dzo d'amont, s'arrêtavé devant nâ carraïe io lai avâi, l'arrêt fatiutatif por là sâi.

Onna felietta ein tiostume de Mourtio (ou Metru) arreve po lo démandâ cein que fallia lo z'apportâ po lé désaïti. Lo plie grand desé Monsu, sé mé à dere.

— Tien gallé tiostume, lé lo tiostume de Saint-Diall ?

— Kaise-té, vilho-fou lé lo tiostume Vaudois, que fâ tant déveza dé llhi, sù lé papâ et mimamein su lo *Conteu*, que lé répond le plus aleinga dé la binda !!!

Vo vaidé bin, mon vilhio *Conteu*, que lé bin lo momein de le fêre cognaire, noutro tiostume

Adézivo !

Lafelhieacharlepone.

Questions de presse. — *L'Association de la Presse Vaudoise* (s'adresser au Secrétariat, à Lausanne) met en vente les publications suivantes :

1. Le droit de réponse dans le canton de Vaud, par Félix Bonjour, rédacteur en chef de la *Revue* fr. 1,50.— 2. La jurisprudence du Tribunal fédéral en matière de presse, par Arnold Bonard, fr. 1,50.— 3. La publicité des crimes, par Paul Rochat,